



JEAN-JACQUES ANDRIEN
évoque, en caméra discrète,
« l'hypersensibilité
des agriculteurs à la
transmission de leur ferme,
de leur métier, la preuve
qu'il existe une culture
paysanne ».

Jean-Jacques Andrien

« La lenteur est un espace de liberté »

Jean-Jacques Andrien est un réalisateur rare mais précieux. Dans son documentaire *Il a plu sur le grand paysage*, écho au *Grand Paysage d'Alexis Droeven* de 1981, il revient filmer le paysage de son enfance, un pays de Herve noyé de brumes, en proie à la crise des quotas laitiers. Là se joue la survie d'une « civilisation » qui a été celle de la majorité des Belges. Ses valeurs ? La liberté, la solidarité, la continuité, l'empathie à l'égard du monde végétal et animal. En caméra discrète, le cinéaste offre une galerie de portraits d'agriculteurs dont la seule fragilité réside dans la transmission de leur ferme, de leur métier. Comment rester fidèle en rompant la chaîne de transmission ? Fils d'un peintre portraitiste de la bourgeoisie liégeoise et verviétoise (qui a inspiré le film *Australia*) mais issu de deux lignées de fermiers, le réalisateur cherche lui-même la réponse.

Le Vif/L'Express : Vous avez choisi le documentaire pour évoquer, comme dans *Le Grand Paysage d'Alexis Droeven*, la filiation, l'agriculture menacée...

► **Jean-Jacques Andrien :** *Le Grand Paysage* n'était pas une fiction pour la fiction, mais un film connecté sur le réel, précédé d'une enquête de deux ans sur un territoire bien délimité : le pays de Herve. Au bord se trouvaient les Fourons. Il y avait, à ce moment-là, une résonance entre ce que vivaient les Fouronnais et les agriculteurs : une dépossession de soi. Les Fouronnais francophones étaient alors majoritaires et dépendaient de la Flandre. Les agriculteurs ressentaient déjà une perte de maîtrise de leur destin d'agriculteurs suite aux réformes de la Politique agricole commune. La grande question que se posait le héros du film, Jerzy Radziwilowicz, à la mort de son père, était de savoir s'il allait reprendre la ferme. Le fils était confronté au silence du père. Il découvrait que le père s'était tu pour lui laisser la liberté de choisir, aidé par Nicole Garcia, sa tante, avocate à Liège. En situation de crise, qu'est-il possible pour un père de transmettre ? La même question se pose pour les personnes qui émigrent.

Qu'est-ce qui a changé dans l'agriculture depuis la fin des années 1970 ?

► Je suis revenu m'établir dans le pays de Herve en 2002 et c'est comme si une autre terre avait remplacé la terre que j'avais connue. Les contours du paysage étaient les mêmes mais là où il y avait une ferme se trouvaient une maison bourgeoise, du vide ou la ferme agrandie. La ferme de mon enfance, à Mortroux, est devenue un élevage de chevaux. Ce changement en même temps que cette permanence du paysage m'ont interpellé. Il y avait quelque chose que le cinéma, mieux que les chiffres, les dossiers ou la politique, pouvait capter. Alors que j'étais occupé sur mon long-métrage en préparation en Australie [NDLR : *Le Silence d'Alexandre*], j'ai senti qu'il y avait une urgence. Je me suis lancé dans le même type d'enquête que pour *Le Grand Paysage*. J'ai filmé l'émotion des manifestations de 2009, dont l'épandage de lait à Ciney, parce que l'émotion est l'attestation d'un problème. ●●●

●●● **Votre documentaire présente une galerie extraordinaire de personnages, comme si vous les aviez choisis sur casting. Était-ce le cas ?**

► Non. Le premier fermier a une ferme de 40-50 vaches laitières : c'est une volonté de sa part, il ne veut pas aller plus loin. Je continue avec un autre qui, volontairement, en a un peu plus de septante. Un troisième : 120 bovins. Et puis, voilà une autre ferme, avec 180 têtes de bétail, plus les veaux et les génisses, c'est beaucoup. Même crescendo pour les superficies. Je voulais mettre en évidence que, quel que soit le type de ferme, les fermiers sont tous traversés par la même angoisse liée à l'incertitude du lendemain. L'autre critère de choix était la confiance réciproque. Les agriculteurs savaient ce que je voulais faire mais je gardais ma liberté d'analyse. L'avantage du documentaire sur la fiction est qu'il est direct. Pour moi, ça a été la grande surprise : l'émotion venait de la part de gens vachement solides dès qu'on touchait à la continuité, que ce soit dans le rapport aux parents ou aux enfants. Cette hypersensibilité à la transmission est la preuve qu'il existe une culture paysanne. Je pose une question à une fermière sur son apprentissage, elle ne sait pas dire : « Je suis fille d'agriculteur », elle craque. Je ne sais toujours pas pourquoi...

Que risque-t-on de perdre avec la quasi-disparition du monde paysan ?

► Notre propre culture, car nous sommes en majorité des descendants d'agriculteurs. Elle est exprimée dans le film avec le vieux fermier. Lui, c'est assez étonnant. Il vit dans une cuisine qui est celle de ses 14 ans. Tapis mural, cuisinière, horloge, porcelaine : rien n'a changé. Il a gardé ses cinq vaches alors qu'il va vers ses 80 ans. Je lui demande pourquoi. Il dit : « Pour ne pas oublier comment on travaillait. » En fait, ce qu'il veut dire c'est « pour ne pas oublier les valeurs auxquelles je tiens, qui me font vivre, qui me permettent de survivre et qui sont la liberté, la solidarité et la continuité ». Avant, il y avait une solidarité qui n'existe plus aujourd'hui, les gens s'entraidaient. Le système économique leur permettait de survivre, quelles que soient les circonstances. Il y avait le porc, le lait, la volaille, les fruits et quand ça n'allait pas dans un secteur, ça allait dans l'autre. Après, il y a eu cette tendance à la spécialisation, uniquement les vaches. Il est très lucide, ce vieux fermier. Et quand on parle ensemble de Libye ou de Tunisie, il est tout à fait mon contemporain. Le drame, c'est que les jeunes ne continuent plus. Ça coûte 2 millions d'euros de reprendre une ferme. Alors qu'ils ont grandi dans cette atmosphère, qu'ils ont cette empathie envers les animaux...

Qu'avez-vous gardé de la culture paysanne de vos grands-parents, avec un père portraitiste, Alphonse Andrien, qui était déjà en rupture ?

► La lenteur. C'est une notion qui est souvent perçue comme négative alors que moi, je la vis comme une grande qualité.

La lenteur, c'est laisser agir quelque chose d'autre que les codes habituels. C'est permettre le surgissement d'autre chose. C'est un espace de liberté, un territoire inconnu. Chez mes grands-parents paternels, il y avait dix enfants. Mon père est le seul à ne pas être devenu fermier. Lui, il s'est mis tout de suite à dessiner et ses parents ont eu la sagesse de l'envoyer à Saint-Luc, à Liège. Il est devenu portraitiste et citadin : une rupture totale. Mais, si on y réfléchit, le portrait est un art de la lenteur, en tout cas, dans la peinture classique qu'il était obligé de pratiquer pour vivre.

En peinture, la « petite école de Verviers » du XIX^e siècle aime ces scènes immobiles mais vibrantes, en noir et gris, comme dans votre documentaire...

► C'est vrai, il y a ce rapport du local au global, comme chez le peintre Maurice Pirenne. Une bouteille sur une armoire, l'éclat de lumière sur la bouteille font passer l'idée de cette bouteille-là et de toutes les bouteilles. Ce n'est jamais folklorique ou pittoresque. Peut-être est-ce dû au travail du contrejour. A Verviers, je suis né en bordure des mondes latin et german. La brume, je la perçois certainement différemment d'un Français.

La situation du monde agricole est-elle vraiment désespérée ? Le député européen Marc Tarabella (PS) intervient dans votre documentaire pour répondre aux questions des fermiers. Il n'est pas franchement optimiste.

► Les fermiers l'ont invité parce qu'il s'était spécialisé dans l'agriculture, au Parlement européen. Je trouve ça formidable qu'un groupe d'agriculteurs convoque un député européen dans une petite salle d'Henri-Chapelle pour faire le point sur la situation. Chaque fois qu'il y avait une assemblée de ce type, les agriculteurs m'appelaient. Ce que j'ai bien aimé chez Tarabella, c'est sa franchise. Il n'hésite pas à dire la réalité : « On est minorisé. » Ce qui provoque chez les agriculteurs un sentiment d'abattement. Les visages sont terribles. J'ai respecté le déroulé de cette assemblée. Et ça pose question. Que peut faire l'homme politique de chez nous qui veut défendre une agriculture à taille humaine ? Et là on se rend compte que le politique, actuellement, ne peut pas faire grand-chose. Je crois que la Belgique était pour le maintien des quotas laitiers. Mais au niveau européen, il y a eu une majorité contre, et ils ont décidé, c'est irréversible, de les supprimer en 2015. Cela signifie une encore plus grande volatilité des prix, parce que le quota laitier offrait quand même une protection. Résultat : on va encore perdre des agriculteurs et des fermes.

Quel peut être l'impact de votre documentaire ?

► La réponse est dans le film, ténue. La dernière séquence avec Tarabella dit clairement les limites du politique. Je filme des visages d'agriculteurs. Il y en a un qui regarde la caméra en face, de manière tout à fait forte. C'est une interpellation du spectateur, donc, du citoyen. L'agriculteur sait que l'espoir est chez le citoyen. Il dit : « A vous de jouer. » ●

► **Jean-Jacques Andrien**

EN
7 DATES

1944 Naissance à Verviers. **1975** Grand Prix du Festival de Locarno pour *Le fils d'Amr est mort*. **1981** *Le Grand Paysage d'Alexis Droeven*. **1983** Signature du manifeste pour la culture wallonne. **1989** *Australia*, Grand Prix du Festival de Mannheim. **1990-1991** Enseigne à l'ULB, à l'université de Lille III et à l'Insass. **2002** Produit *L'Enfant endormi*, de Yasmine Kassari.